

À la découverte des évangélistes

À LA RENCONTRE DE MATTHIEU

En ouvrant le Nouveau testament, le premier livre proposé à la lecture est celui de l'évangile de Matthieu. Qui en est l'auteur? Pour qui a-t-il écrit et quel message adresse-t-il encore au lecteur d'aujourd'hui ?

I. Qui est Matthieu ?

Le nom Matthieu en araméen *Mattaï* signifie Don de Dieu. C'est le nom que porte l'un des douze disciples qui ont accompagné Jésus. Il était publicain – collecteur d'impôts ou plutôt douanier (d'après Mt 9,9 et 10,3) – à Capharnaüm ; mais Marc et Luc le nomment Lévi. Deux témoignages anciens (Papias vers 110 et Irénée vers 190) attribuent à Matthieu le premier évangile écrit en hébreu (= araméen). Or l'évangile que nous avons est en grec, comme les trois autres, et c'est une œuvre théologique puissante. On pense aujourd'hui que Matthieu a collecté des paroles de Jésus en araméen, avant 70, puis qu'une équipe (« l'école de Matthieu ») a rédigé l'évangile dans les années 80, en s'inspirant du travail de Marc et d'autres traditions connues de Luc. Ces rédacteurs (que nous appellerons Matthieu) sont des théologiens de grande valeur ; ils apparaissent probablement dans la parole de Jésus : « *Tout scribe devenu disciple du Royaume des Cieux est comparable à un maître de maison qui tire de son trésor du neuf et de l'ancien* » (13,52). Dans cet évangile, en effet, il y a bien du neuf : Jésus le Messie proclame « *Le Royaume des Cieux (= de Dieu) est tout proche* » (4,17), et aussi de l'ancien : les paroles des Prophètes d'autrefois s'accomplissent ; la Loi de Dieu peut être maintenant bien comprise.

II. Pour qui écrit-il ?

Vers les exclus du judaïsme

Après la destruction du Temple et de Jérusalem par les Romains, en 70, les groupes juifs sadducéens, esséniens et baptistes disparaissent ; un seul survit : les pharisiens. Autour d'eux le judaïsme se réorganise, sans le Temple. Les rabbis décident d'exclure les chrétiens comme hérétiques. Après 80, « Matthieu » (ou son école) rédige un évangile dans ce contexte très tendu ; d'où les paroles agressives de Jésus : « *Malheureux êtes-vous, scribes et Pharisiens hypocrites...* » (23,1-7), alors que, cinquante ans avant, Jésus avait été assez proche d'eux. Cela explique que cet évangile soit à la fois le plus juif et le plus anti-juif des quatre : il témoigne de « règlements de compte » entre juifs partisans et adversaires de Jésus Messie.

Matthieu n'abandonne pas l'enracinement juif de Jésus, car c'est en lui que les Écritures se sont accomplies. Il les cite plus de 130 fois. « *Ne pensez pas que je suis venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir.* » (5,17) À dix reprises, l'évangéliste déclare : « (Ceci arriva) *afin que s'accomplisse ce qui avait été dit par le prophète...* » (ex. 1,22 ; 2,17. 23, etc.). Jésus est le nouveau Moïse qui enseigne avec autorité l'interprétation nouvelle de la Loi, fondée sur la recherche filiale de la volonté du Père (6,9-10). Matthieu va même plus loin : pour lui, c'est Jésus qui prend la place de la Loi de Dieu, la Torah ; il est lui-même une Loi vivante.

Vers des judéo-chrétiens

Matthieu écrit probablement pour l'Église d'Antioche de Syrie, au sud de la Turquie, vers 80-90 (cf. Mt 4,24). Cette communauté est tiraillée entre deux tendances : les chrétiens d'origine juive, majoritaires (les judéo-chrétiens), qui ont reconnu Jésus comme le Messie, et une minorité de païens convertis (les pagano-chrétiens). Mais, à la différence de Paul, les judéo-chrétiens de Matthieu veulent garder leur particularisme et la loi juive (5,17 ; 23,2-3) ; par exemple, ils observent le sabbat (24,20), ils paient l'impôt pour le Temple (17,24-27). Bien souvent, Paul s'était heurté à ces chrétiens « judaïsants », menés par Jacques de Jérusalem (voir le conflit avec Pierre, Galates 2,11-14). La question est fondamentale : peut-on devenir chrétien sans être juif, circoncis, comme l'étaient Jésus et les apôtres ? Autrement dit : la Loi de Dieu donnée à Moïse est-elle toujours valable pour les non-juifs ?

Vers des païens

Dans les Actes des Apôtres, Luc raconte l'Assemblée de Jérusalem qui, vers 53, a décidé l'admission des païens convertis dans l'Église. Inutile de leur imposer la circoncision et toute la loi de Moïse, sauf quelques règles minimum, pour que tous les chrétiens puissent se fréquenter et manger ensemble lors de l'Eucharistie (Ac 15,19-20). Mais cette décision n'est pas appliquée partout. Lors de la guérison d'une petite Cananéenne (Mt 15,21-28), Jésus dit : « Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants (= les Juifs) pour le donner aux petits chiens (= les païens) », ce qui donne raison aux judéo-chrétiens. Mais la femme exprime la pensée de Matthieu, que Jésus approuvera : « *C'est vrai, Seigneur, mais justement, les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres !* ». Matthieu veut réconcilier les deux courants : il appelle les judéo-chrétiens à admettre les pagano-chrétiens à leur table.

III. Comment présente-t-il Jésus ?

Ses disciples voient en Jésus un enseignant (5,1-2 ; 23,10), puis le Serviteur de Dieu (12,15-21), et le Messie d'Israël (16,16). Mais déjà tout au long de l'évangile, Jésus est le Seigneur glorifié, devant qui les hommes se prosternent, comme devant Dieu (2,11 ; 8,2 ; 9,18, etc.). Il est bien Emmanuel : « *Dieu-avec-nous* » (1,23 ; 28,20). Il se fait connaître comme le Fils bien-aimé du Père (11,27 ; 14,33 ; 17,5 ; 26,63-64). Matthieu a estompé les traits humains de Jésus (faiblesses, émotions) ; il supprime beaucoup de détails vivants des récits de Marc, pour donner du Christ une image majestueuse, comme dans une liturgie solennelle. Jésus est le Seigneur, mais il est aussi « *doux et humble de cœur* » (11,29).

IV. Son message essentiel

La Bonne nouvelle selon Matthieu est l'annonce du Royaume « des cieux » c'est-à-dire de Dieu lui-même. Comme un nouveau Moïse, Jésus enseigne la Loi nouvelle : la volonté du Père pour ses enfants. Jésus est lui-même la Loi vivante, car il vit ce qu'il enseigne. Ses miracles sont les signes du Royaume des cieux déjà commencé : dans son Église, le Christ ressuscité commence à libérer les hommes du mal. L'évangile de Matthieu a toujours été le plus utilisé – et donc placé devant les trois autres – car il contient le plus d'enseignements de Jésus, notamment dans les cinq grands discours.

V. Il est le seul à employer le mot Église

Le premier Évangile est le seul à employer le mot « église » : deux fois au sens d'assemblée locale (18,17) et une fois au sens de l'ensemble des chrétiens (16,18). L'Église est bien une institution, mais au service de la volonté du Père, comme Jésus. Son but est de témoigner de la Loi nouvelle d'amour auprès de tous les hommes que Dieu veut sauver. « *Vous êtes le sel de la terre.... Vous êtes la lumière du monde. Que votre lumière brille devant les hommes ; alors en voyant ce que vous faites de bien, ils rendront gloire à votre Père qui est aux cieux.* » (5,13-16). Mais Jésus sait bien que, dans son Église, l'ivraie et le bon grain sont mêlés (13,24-42).

Au ch. 18 sont rassemblés divers enseignements (dont une moitié est propre à Matthieu) : Jésus continue d'enseigner les responsables des communautés, qui sont toujours ses « disciples ». Comme ils ont tendance à imiter le cléralisme des autorités juives pharisiennes (23,1-12), Jésus leur rappelle l'essentiel :

- le respect des petits et des faibles, même égarés (18,1-14)
- la correction fraternelle et la prière commune (18,15-20)
- le pardon qui doit primer sur l'autorité et l'exclusion (18,15-35)

Aujourd'hui, la méfiance des judéo-chrétiens envers les païens convertis que Matthieu combattait ressemble à celle des chrétiens « de naissance » ou traditionnels, vis-à-vis des convertis, des jeunes, des étrangers et des communautés nouvelles. Dans notre Église, il reste nécessaire et urgent d'ouvrir réellement nos communautés à tous.

À LA RENCONTRE DE JEAN

I. Qui est Jean ?

Le disciple anonyme Dès la fin du II^e siècle, le quatrième évangile est attribué à Jean, fils de Zébédée ; avec son frère Jacques il faisait partie des Douze choisis par Jésus (Mc 3,17 ; 10,35). Parce que Jean n'est jamais nommé dans cet évangile, toute la tradition s'accorde à le reconnaître dans le disciple anonyme qui apparaît au début avec André (1,37-40) et qui est appelé six fois « le disciple que Jésus aimait », proche de Pierre (13,23-26 ; 20,2-10 ; 21,20-24) et de la mère de Jésus (19,25-27). C'est lui qui, lors du dernier repas, est couché sur la poitrine de Jésus (Jn 13,23) et se trouve donc en communion profonde avec lui. Nous appellerons donc cet évangéliste « Jean ».

Un témoin oculaire Jean raconte d'autres événements de la vie de Jésus que les trois Synoptiques, à part la Passion. Sa manière de raconter est celle d'un témoin : il note bien des détails précis, comme les 46 ans depuis la reconstruction du Temple (2,20) ou bien la mort de Jésus avant la Pâque qui tombait un sabbat (18,28 ; 19,14), ce qui permet de situer l'activité de Jésus entre 27-28 et le 7 avril 30. Souvent Jean suggère le sens symbolique de ces détails, comme le nom de Siloé (9,7), la tunique sans couture (19,23-24) ou les jambes de Jésus non brisées (19,33.36). Sa connaissance des lieux de Jérusalem suppose les souvenirs d'un témoin oculaire.

Un travail d'équipe Pourtant la rédaction de l'évangile n'est pas l'œuvre d'un homme seul, mais d'une équipe, constituée autour du « disciple bien-aimé », qui a prolongé son témoignage et l'a enrichi en plusieurs éditions. Cette équipe dit « nous » : « *Le Verbe a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire* » (1,14. cf.16) ; « Nous témoignons de ce que nous avons vu » (3,11.22, etc.). Les ch.15-17 sont une addition évidente, car le « *Levez-vous, partons d'ici* » de 14,31 ne se réalise qu'en 18,1. On lit des réflexions de cette équipe, comme en 2,22 et 12,16 ; d'après 14,26, toutes ces relectures ont été guidées par l'Esprit Saint. La dernière édition a ajouté le ch. 21, qui situe les rôles de Jean et de Pierre, lorsque la communauté johannique, jusque-là isolée, a rejoint, vers l'an 100, la « *Grande Église* », réunie autour de Pierre et de ses successeurs.

II. Pour qui écrit-il ?

Vers une communauté en rupture

Ce groupe qui dit « nous » est en relation complexe avec les Juifs : tantôt de manière paisible, tantôt en rupture violente (ex. 4,21-22). En fait, la communauté « *johannique* » est judéo-chrétienne et vit en Syrie jusqu'à la destruction du Temple (70), avant que le judaïsme pharisien n'excommunie chasse les chrétiens (après 80) : « Les Juifs s'étaient mis d'accord pour exclure de la synagogue tous ceux qui déclareraient que Jésus est le Messie » (9,22).

Vers les Juifs et le monde

« Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu » (1,11), ou plutôt les Juifs se sont divisés face à Jésus, comme à propos de l'aveugle-né guéri par lui (9,16). Certains croient, et d'autres refusent (7,12.43). L'expression « les Juifs » (60 fois !) désigne souvent ceux qui s'opposent à Jésus. De son vivant c'est un anachronisme, car lui et ses disciples sont aussi des Juifs ; ce ne sera vrai qu'après 80. Dans le discours d'adieu (13-17), Jésus ne parle plus des Juifs, mais du « *monde* », de tous ceux qui refusent sa révélation (Juifs et païens), et persécutent les disciples (ex. 15,18-25). La communauté de Jean a dû quitter la Syrie, trop juive, et s'est installée à Éphèse, en pays païen. Mais là, la jeune Église commence à subir des persécutions, sous l'empereur Domitien (81-96) : c'est le contexte de l'Apocalypse de Jean.

Au cœur de divisions douloureuses

À cause de cette exclusion par les Juifs et des persécutions païennes, la communauté se divise et éclate : « *A partir de ce moment, beaucoup de ses disciples s'en allèrent et cessèrent de marcher avec lui* » (6,66). Les trois épîtres de Jean parlent de véritables schismes : « Ils sont sortis de chez nous, mais ils n'étaient pas des nôtres » (1e Jn 2,19). L'apôtre appelle ses adversaires des « *Anti-Christes* » : ils refusent de croire que Jésus Christ « *est venu parmi nous dans la chair* » (1e Jn 4,2) ; ils ont dû retourner au judaïsme, qui leur assure un statut légal.

III. Comment présente-t-il Jésus ?

Le Verbe, le Sauveur

Avant les récits sur Jésus de Nazareth, dès le Prologue Jean affirme que le Verbe, la Parole de Dieu, est éternel. Il préexiste à la création, puisqu'il est créateur : « Par lui tout s'est fait ; en lui était la vie ». Ce Verbe est « descendu » dans le monde, il s'est fait « chair », Jésus, pour révéler Dieu aux humains et ainsi les sauver : « Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé » (3,17). Puis Jésus est « passé de ce monde au Père » par sa Passion (13,1) et « remonté vers le Père » par sa résurrection (20,17). Il entraîne ses disciples dans la vie éternelle, qui est de connaître le Père et le Fils (17,3).

Vrai homme et vrai Dieu

Jean montre à la fois l'humanité de Jésus : sa fatigue et sa soif (4,6-7), son trouble (12,27), ses larmes (11,35), mais aussi sa divinité. D'ailleurs des Juifs l'accusent de se faire l'égal de Dieu (5,18 ; 10,33). Il connaît les secrets des cœurs (ex. la Samaritaine, 4,16-19), il connaît tout (16,30) et les « signes » miraculeux qu'il réalise témoignent de l'action de Dieu par lui. Par ces sept signes il apporte aux humains le salut, pour les mener à la vie éternelle : le don du pain au désert et du vin à Cana ; les guérisons de l'enfant mourant, du paralytique et de l'aveugle-né ; la marche sur les eaux en tempête et enfin la résurrection de Lazare. Une parole résume tout cela : « *Moi je suis venu pour que les hommes aient la vie, pour qu'ils l'aient en abondance* » (10,10).

Le Fils unique et les enfants de Dieu

Jésus peut révéler le Père, car il vient d'auprès de lui (16,28) : il est « le Fils unique, plein de grâce et de vérité » (1,14). Il a été envoyé et même donné : « *Car Dieu a tant aimé le monde (= les humains) qu'il a donné son Fils unique ; ainsi tout homme qui croit en lui ne périra pas, mais il obtiendra la vie éternelle* » (3,16). A Philippe qui demande : « *Montre-nous le Père* », il répond : « *Celui qui m'a vu a vu le Père* » (14,9-10). A la fin du discours d'adieu, avant la Passion, Jésus prie devant ses disciples et livre son secret : « *Je leur ai fait connaître ton nom, et je le ferai connaître encore (par l'Esprit), pour qu'ils aient en eux l'amour dont tu m'as aimé, et que moi aussi, je sois en eux* » (17,26). Le Prologue avait déjà anticipé ce secret : « *Ceux qui croient en son nom, il leur a donné de pouvoir devenir enfants de Dieu... Ils sont nés de Dieu* » (1,12-13). Le Ressuscité peut dire : « *Je monte vers mon Père et votre Père* » (20,17).

IV. L'Église de Jean

Le troupeau et la vigne

Jean seul développe deux allégories (ou comparaisons) qui concernent l'Église : Jésus est le vrai berger du troupeau que forment ses disciples (10,1-18) ; il est la vraie vigne, dont ils forment les sarments (15,1-10). Dans ces deux images, Jésus insiste sur la relation personnelle qui l'unit à chaque disciple : « *Ses brebis, il les appelle chacune par son nom (...)* Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent » (10,3.14) ; « *Le sarment ne peut pas porter du fruit par lui-même, s'il ne demeure pas sur la vigne* » (15,4). Aucune hiérarchie n'est visible : tous sont disciples au même titre ; il y a là un certain risque d'individualisme et d'idéalisme.

Aimez-vous les uns les autres

Le « commandement nouveau » (13,34) donné par Jésus n'est pas le respect et le service des autres, par sympathie, courtoisie ou entraide, comme le demandait déjà la morale juive (ou simplement l'humanisme). C'est beaucoup plus : Jésus manifeste aux disciples l'amour même du Père et du Fils. Cet amour crée entre le Fils et eux, et donc aussi entre eux, une communion plus profonde que les sentiments et les devoirs humains (1 Jn 4,7-21). Au dernier repas, Jésus n'institue pas l'eucharistie, mais le lavement des pieds : le don de soi dans le service des frères. C'est cet exemple qu'il faut refaire après lui (13,14-15). Au ch. 21, l'autorité de Pierre n'est fondée que sur l'amour : « *Simon, m'aimes-tu plus que ceux-ci ?* »

Le baptême et l'eucharistie

Jean propose une catéchèse sur le baptême à travers le baptême de Jésus (1,29-34), le dialogue avec Nicodème sur la nouvelle naissance (3,1-21), celui avec la Samaritaine sur l'eau vive (4,1-30), les deux guérisons par l'eau : à Bézatha (5,12-19) et à Siloé (9,1-39) ; enfin et surtout le lavement des pieds (13,1-20). La catéchèse sur l'eucharistie est rassemblée dans le récit du miracle des pains et le discours sur le Pain de vie qui le suit (6,1-59) ainsi que dans l'allégorie de la Vigne, à cause du vin qui symbolise le sang (15,1-10).

À LA RENCONTRE DE LUC

i. Qui est Luc ?

Le troisième évangile a été attribué à saint Luc (en grec : Loucas), un collaborateur de Paul (Philémon 24 ; 2 Tim 4,11), qui l'appelle « le médecin bien-aimé » (Col 4,14). Ce païen converti semble écrire bien après Paul (mort vers 67), plutôt dans les années 80. Son œuvre se compose de deux tomes, l'évangile et les Actes des Apôtres, qui sont manifestement du même auteur et ont la même théologie. D'ailleurs Luc est un lettré : il sait imiter les grands auteurs grecs et sa langue est correcte, élégante et très variée ; son vocabulaire comprend 2055 mots (celui de Jean : 1011 seulement).

Certains pensent que Luc a accompagné plusieurs voyages de Paul ; en effet, dans les Actes, certaines parties sont rédigées en « nous » : « Nous avons pris le bateau... » (16,11 ; cf.20,5 ; 27,1). Mais d'autres font remarquer que des auteurs anciens usaient de ce procédé littéraire pour faire plus vrai... En tous cas, on observe bien des différences entre la théologie de Paul et celle de l'auteur du troisième évangile et des Actes, qui semble être de la génération suivante.

Un écrivain avisé

Luc, en bon écrivain, a rédigé un prologue très intéressant (1,1-4). Il rappelle que d'autres ont écrit avant lui sur « les événements qui se sont accomplis parmi nous » (v.1), c'est-à-dire la vie, la mort et la résurrection de Jésus. Comme il ne l'a pas connu, il cite ses informateurs : les apôtres, « ceux qui, dès le début, furent les témoins oculaires et sont devenus les serviteurs de la Parole » (v.2). Il évoque son travail de recherche et d'enquête : « après m'être informé soigneusement de tout depuis les origines » (v.3a), avant d'énoncer clairement son projet : « j'ai décidé, moi aussi, d'en écrire pour toi, cher Théophile, un exposé suivi » (v.3b). Quel est finalement le but de ce grand travail ? « afin que tu te rendes bien compte de la solidité des enseignements que tu as reçus. » (v.4). L'évangile écrit vient conforter l'annonce orale, la compléter et l'approfondir. Luc seul a le souci de dater la mission de Jean Baptiste, qui précède de peu celle de Jésus (3,1-2).

II. Pour qui écrit-il ?

Pour Théophile

Au commencement des Actes des Apôtres, Luc résume parfaitement son évangile : « Mon cher Théophile, dans mon premier livre j'ai parlé de tout ce que Jésus a fait et enseigné depuis le commencement, jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel » (Ac 1,1). Après le temps de Jésus, les Actes présentent le temps de l'Église (de 30 à 60 environ, autour de deux personnages principaux : Pierre et Paul).

Quel est le destinataire inconnu nommé dans le prologue ? Il peut s'agir d'un homme que Luc connaît bien, probablement un converti comme lui-même, qui a reçu une annonce orale de l'Évangile. En ce cas, c'est peut-être lui qui a commandé à Luc cette œuvre et qui le rémunère, car une telle rédaction, dans l'Antiquité, demande plusieurs années de travail. De plus, il faut recopier plusieurs exemplaires, pour que l'ouvrage soit diffusé ; Théophile devait être riche ! Et Luc insiste souvent sur le bon usage des richesses (ch. 16). Mais comme Théophile signifie, en grec, « aimé de Dieu », ce nom est aussi symbolique et peut désigner tout lecteur chrétien.

Vers des païens

Cet évangile s'adresse manifestement à des chrétiens d'origine païenne, d'Asie mineure (Antioche de Syrie, au sud de la Turquie) ou de Grèce, là où Paul a fondé, il y a 20 ou 30 ans, bien des églises. Depuis 70, Jérusalem est détruite et la rupture entre Juifs et chrétiens est consommée. De plus, l'unité de l'Église est menacée par les oppositions entre chrétiens d'origine juive et ceux d'origine païenne. D'ailleurs, faut-il encore lire les Écritures du peuple juif ? Luc connaît bien ces Écritures, qu'il lit en grec grâce à la traduction juive des Septante. Il a le souci de montrer que Jésus accomplit ces Écritures ; en lui, c'est toute l'histoire de l'Israël biblique qui s'accomplit et vient s'ouvrir à tous les peuples.

À la suite de Paul, la communauté de Luc est totalement ouverte aux païens ; la parole de Syméon saluant l'enfant Jésus est claire : il est « le salut que Dieu a préparé à la face de tous les peuples : lumière pour éclairer les nations païennes et gloire d'Israël ton peuple. » (Lc 2,30-32). Luc seul rapportera l'envoi en mission par Jésus de 72 disciples (10,1-20) ; 72 est le nombre des peuples de la terre, d'après Genèse 10 (en grec). De même la mission donnée par Jésus ressuscité : « Vous serez mes témoins, à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre » (Ac 1,8)

III. Comment présente-t-il Jésus ?

L'ultime Prophète

Luc présente Jésus comme l'ultime prophète, qui vient révéler le vrai visage de Dieu. Il proclame son « message de grâce » (4,22) qui appelle les hommes à la conversion, avant la venue du Règne de Dieu. Comme les prophètes d'Israël, il subit hostilité et rejet et affronte les chefs juifs : « *Il faut que je continue ma route, car il n'est pas possible qu'un prophète meure en dehors de Jérusalem* » (13,33). La Parole de Dieu proclamée en Galilée et en Judée continue de se répandre dans tout l'Empire romain, grâce à ses envoyés, ses apôtres, qui sont aussi animés par l'Esprit Saint.

Le Seigneur

Luc est le seul évangéliste à appeler Jésus ainsi une vingtaine de fois. Il lui donne par avance le nom divin, comme si la gloire de Pâques irradiait déjà la vie de Jésus de Nazareth (2,11 ; 7,13, etc.). Le mystère de Jésus est sa relation unique avec le Père : il est appelé Fils de Dieu dès l'Annonciation (1,35), lors de son baptême (3,22) et dans sa généalogie (3,38). A la tentation, il choisit la confiance au Père et non la réussite (4,3.9). L'évangile est encadré par sa première parole, dès 12 ans : « *Ne le saviez-vous pas ? C'est chez mon Père que je dois être* » (2,49) et par sa dernière parole, sur la croix : « *Père, entre tes mains je remets mon esprit* » (23,46). C'est pourquoi Luc aime montrer Jésus en prière (une dizaine de fois, dont 10,21 ; 11,1 ; 22,42 ; 23,34).

Le Sauveur

Aux bergers de Bethléem, les premiers qui viennent à lui, il est dit : « *Il vous est né un Sauveur* » (2,11). « Porter la Bonne nouvelle aux pauvres » (4,18) est la mission de Jésus, que Luc détaille : guérison des malades et des infirmes, libération des possédés, accueil des exclus, des étrangers (y compris les Romains). Les scènes de pardon sont très parlantes : le paralytique (5,17-26), la pécheresse (7,36-50), Zachée (19,1-10) et le bon larron (23,35-43), sans oublier la parabole des deux fils (15,11-32). La mort de Jésus est source de pardon pour tous : « *Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font* » (23,34). Après sa mort et la parole du centurion, Luc écrit : « *Tous les gens qui s'étaient rassemblés pour ce spectacle, voyant ce qui était arrivé, s'en retournaient en se frappant la poitrine* » (23,48).

IV. Quel visage de l'Église ?

Pour Luc, l'Évangile vient en continuité de la révélation à Israël. Cela se voit surtout dans l'évangile de l'enfance (ch.1-2), où Marie, Zacharie et Élisabeth, Syméon et Anne sont des Juifs pieux, nourris de l'espérance des prophètes. Le discours de Jésus à Nazareth commente une prophétie d'Isaïe (4,18). Sur la route d'Emmaüs, « *en partant de Moïse et de tous les prophètes, il leur expliqua, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait* » (24,27 ; cf. 24,44-47). Mais c'est le rejet de Jésus par les chefs juifs qui a entraîné l'ouverture aux païens : « *C'est à vous d'abord qu'il fallait adresser la parole de Dieu. Puisque vous la rejetez (...) eh bien ! nous nous tournons vers les païens* » (Ac 13,46). Luc aime mettre en scène des païens, des étrangers (la parabole du Bon Samaritain) et même des Romains : dans le récit de la Passion, Pilate, par trois fois, déclare Jésus innocent (23,4.14.22). Autre particularité dans cette Église, comme dans celles de Paul : la place tenue par des femmes, à côté des hommes. En dehors de Marie, on trouve Marie de Magdala, Jeanne et Suzanne qui accompagnent les Douze (8,1-3), Marthe et Marie de Béthanie (10,38-42), et dans des récits propres à Luc : la veuve de Naïm (7,11-17), la pécheresse chez Simon (7,36-50), la femme courbée (13,10-17), celle qui félicite Marie (11,27-28), les femmes de Jérusalem sur le chemin du calvaire (23,27-31). Les récits des Actes montrent des femmes exerçant des responsabilités dans les communautés de langue grecque, comme Tabitha (9,36-41), Damaris (17,34), Priscille (nommée avant son mari Aquilas : 18,2-3.18-29), Lydie (16,14-15), etc.

À LA RENCONTRE DE MARC

I. Qui est Marc?

Jean, surnommé Marcus en latin, est un Juif de Jérusalem (Ac 12,12). Il est le cousin de Barnabé, le compagnon de Paul ; il les accompagne lors de leur premier voyage (Ac 12,25), avant de les quitter (Ac 13,13) ; ce qui entraînera une rupture entre Paul et Barnabé (Ac 15,36-40). Plus tard pourtant, on retrouve Marc près de Paul (Col 4,10 ; Phm 24), puis près de Pierre, à Rome : celui-ci le nomme « mon fils » (1 Pi 5,13). Dès le IIe siècle, le deuxième évangile lui est attribué. Eusèbe de Césarée, vers 320, rapporte le témoignage de Papias (vers 110) : « *Marc était l'interprète de Pierre : il a écrit avec exactitude, mais pas dans l'ordre, tout ce dont il se souvenait des paroles et actions du Seigneur.* »

L'évangile de Marc est largement reconnu comme le plus ancien des quatre : il a dû être rédigé peu après la mort de Pierre et de Paul (64 et 67 ?), mais avant la ruine de Jérusalem en 70, à laquelle il ne fait aucune allusion. Il est écrit en grec populaire, celui que parlaient les étrangers établis à Rome. Cet évangile emploie une dizaine de mots latins (légion, denier, cens, prétoire, centurion, flageller, etc.). D'où la conclusion vraisemblable que Marc appartient à la communauté de Rome, fondée autour de Pierre. Celui-ci est d'ailleurs présent dans une bonne quinzaine de récits de Marc, et pas toujours à son avantage !

II. Pour qui écrit-il ?

Vers des païens convertis

Marc ne s'adresse pas à des chrétiens d'origine juive : il cite rarement les Écritures, et surtout il doit expliquer les coutumes juives (ex. 7,3-4). Quand il emploie des mots hébreux ou araméens, il les traduit souvent : Boanergués (3,17), Talitha qoum (5,41), Ephphata (7,34), Abba (14,36), et la citation du Psaume : Eloï, Eloï, lama sabaqtani (15,34). Il connaît le divorce demandé par la femme selon le droit romain, alors que le droit juif l'ignore (10,12). Marc s'adresse donc à des chrétiens d'origine païenne et qui vivent au milieu de païens. Parmi eux, certains se préparent au baptême : ce sont des catéchumènes, en train de découvrir qui est Jésus.

Pour une Église déjà persécutée

La communauté de Rome a beaucoup souffert de la persécution de Néron, en 64, lorsque les chrétiens ont été désignés publiquement comme incendiaires. Pierre a été mis à mort ; Paul un peu plus tard. Marc doit rappeler les paroles de Jésus annonçant des persécutions : non, ce qui est arrivé n'est pas un échec de l'Évangile, « *mais celui qui aura persévéré jusqu'au bout, celui-là sera sauvé* » (13,9-13). C'est pourquoi Marc entraîne ses lecteurs à la suite de Jésus, sur la route de Jérusalem, jusqu'à la passion qui se prolonge dans les persécutions des chrétiens.

III. Comment présente-t-il Jésus ?

Presque à chaque page de l'évangile de Marc, on voit Jésus qui s'oppose à des adversaires, surtout des scribes et des pharisiens, avec lesquels il a des controverses (cinq au début : 2,1 – 3,6, et cinq vers la fin : 11,27 – 12,34) et d'autres conflits (ex. 8,11-13). Il combat également le mal sous toutes ses formes : maladies et infirmités, mais aussi danger de la tempête, faim des foules. Parmi les récits de guérison, certains sont typiques : ce sont les exorcismes, les libérations de personnes aliénées, possédées par des esprits mauvais. Derrière les résistances à sa parole, Jésus décèle l'action de Satan qui s'oppose à la venue du Règne de Dieu (cf. 3,22-27).

Le secret du Messie

D'après Marc, Jésus impose silence aux miraculés à maintes reprises () ; de même il donne une consigne de silence à ses disciples qui viennent de le reconnaître comme le Messie (8,30). Pourquoi cela ? La suite du récit montre que Pierre partage les idées des Juifs de son temps sur un Messie triomphal qui doit chasser l'occupant romain ; il refuse donc le Messie Jésus qui parle de souffrir et d'être rejeté (8,31-33). Marc avertit ses lecteurs qu'il ne suffit pas de suivre Jésus lorsqu'il soulève l'enthousiasme des foules en Galilée, grâce aux miracles ; mais il faut aller à sa suite jusqu'à Jérusalem et jusqu'à la croix. C'est là seulement que Jésus révèle le vrai visage de Dieu en combattant notre mal par son amour, jusqu'à en mourir.

L'incompréhension des disciples

Marc relève souvent le fait que les disciples ne comprennent pas ce que Jésus fait et dit (4,13 ; 6,51-52 ; 7,18, etc.), en particulier après les trois annonces de la Passion (8,32-33 ; 9,32 et 10,32). Jésus leur reproche d'avoir le cœur aveuglé ou endurci (8,17) et se demande « *combien de temps devrai-je vous supporter ?* » (8,19). Les disciples ne sont pas stupides, mais ils résistent à ce que Jésus leur révèle ; ils ont trop bien compris qu'il vient remettre en question leurs idées toutes faites sur Dieu et sur le Messie.

IV. L'Église de Marc

Guéris par Jésus

Les 17 récits de miracles chez Marc sont adressés aux catéchumènes et leur parlent du baptême auxquels ils se préparent : ils sont invités à se reconnaître dans toutes ces personnes que Jésus a rencontrées et dont il a changé la vie. Eux aussi sont paralysés par leur péché ; ils sont aveugles à la lumière de Jésus, ils sont exclus comme le lépreux ; ils sont en perdition au milieu de la tempête. Quant aux baptisés, ils peuvent se rappeler ce que Jésus a fait pour eux, et lui demander de continuer son œuvre de salut. D'autres gestes rituels apparaissent, que l'on pratique dans l'Église : Jésus impose les mains pour guérir et libérer (5,23 ; 6,5 ; 7,32), il fait oindre d'huile les malades (6,13 ; 16,16). Sur chaque baptisé, comme sur Jésus dans le Jourdain, la voix du Père retentit : « *Tu es mon fils (ma fille) bien-aimé(e)* ».

L'eucharistie pour les païens

Marc (comme Luc) a gardé le souci de Paul de faire connaître à tous les païens la joyeuse nouvelle de Jésus ressuscité. Ces païens qui découvrent l'évangile sont parfaitement représentés par le centurion romain qui déclare que Jésus mort sur la croix est « *vraiment le Fils de Dieu* » (15,39). Marc insiste sur le fait que la table eucharistique doit être ouverte à tous les chrétiens, qu'ils soient païens ou Juifs d'origine. Il dédouble le récit du miracle des pains : une fois à l'ouest du lac, pour des Juifs (6,35-44) et une autre fois à l'est, pour des païens (8,1-10). La preuve ? Entre les deux récits, Marc a placé un enseignement de Jésus sur les aliments purs et impurs (7,1-23) et il rapporte la parole d'une païenne qui demande à se nourrir « *des miettes qui tombent de la table* » (7,24-30).

Qui est le plus grand ?

La communauté de Marc connaît des tensions et des rivalités, mises en scène par celles des disciples auprès de Jésus. A leur querelle pour savoir qui est le plus grand, Jésus répond en prenant un petit enfant dans ses bras : le premier doit se faire le dernier, le serviteur (9,33-37). Une autre fois, il oppose la course au pouvoir des païens à l'esprit de service qui doit régner entre les disciples. Il est le seul modèle des responsables, lui qui s'est fait le serviteur jusqu'à donner sa vie (10,35-45). Les petites communautés chrétiennes (de Rome et d'ailleurs), noyées au milieu de l'Empire païen, ressemblent fort à la barque des disciples ballottée dans la tempête sur le lac de Galilée (4,35-41 et 6,47-52). Marc leur affirme que le Christ ressuscité est bien là, capable de calmer les vents et la mer.